

Le continent d'Agathe

Dominique Pascaud

Consumé par l'effort, son visage demandait de l'aide. Les secousses en morse de sa respiration peinaient à lui faire prononcer des mots distincts. Revoir Agathe sur le pas de la porte me fit entrevoir des plaies que je pensais closes. Elle était toujours aussi belle. Elle avait envié mes yeux, j'enviais en elle tout le reste. Elle brillait dans la pénombre. Ses cheveux exhalaient un parfum gras au-dessus d'un t-shirt distendu qui, malgré de vives couleurs ne parvenait pas à dissimuler des jours sans douche. Je devinais dans son attitude les clauses d'une malchance qui lui tenait au corps comme on porte un pendentif dont le fermoir, autrefois libre, s'était rouillé, emprisonnant un cou lacéré de souvenirs.

Nous sommes seules, dis-je. Elle s'assit sur le canapé. Je me postai en face d'elle. La distance encore pudique s'effritait lentement. Le monde s'élevait comme une citadelle qu'il nous fallait reconquérir.

Je lui proposai à boire et pris la première bouteille à ma portée. Je vis ses traits se détendre. Elle retint un hoquet. Je ne l'accompagnais pas. Mon corps rejetait tout écoulement déraisonnable. À mesure que son buste se fondait dans le tissu

épais du canapé, le mien se raidissait sur mon fauteuil. Elle était là. Agathe était bien revenue.

La nuit ombrageait la pièce propice à une conversation qui ne démarrait pas. Elle se servit un autre verre m'épargnant la peine de me contorsionner. Je sentis la ferveur d'un volcan en sommeil, appréciant l'ampleur du bouillonnement qui jaillirait tôt ou tard. Elle fuyait mon regard chaque fois que ses lèvres se détachaient du verre. Il est tard, dit-elle. Sa chevelure, son dos, ses hanches, ses pieds disparurent. La savoir proche me rendit nerveuse. Les autorités recherchaient une femme en cavale. Je recueillais une perle bloquée dans sa coquille. La radio confirma ses paroles maladroites au téléphone la veille. Un homme mort. Une jeune fille en fuite.

Elle vint me rejoindre dans la nuit, m'enlaçant d'un bras. Je sentis le poids de sa jambe sur mon ventre, à peine plus lourde qu'un paquet de plumes. Ses cheveux à l'odeur d'obscurité et son haleine tiède parfumaient le cocon dont je ne voulais ni ne pouvais m'extraire. Je croyais la protéger ainsi. Je me sentais assez forte pour l'éloigner des portraits robots, des enquêteurs tenaces, des chiens renifleurs. Son corps à l'allure d'une dune assoupie se frottait à la montagne que j'étais devenue : monolithique, dure, immobile. Un léger ronflement fit vibrer ses lèvres roses. Un air boudeur s'affichait depuis des songes qu'elle créait à mes côtés. Elle se confiait davantage dans son sommeil que la veille un verre à la main. Livrée à moi dans le calme d'une aube absolue, je n'osais réveiller rien ni personne. Tout mouvement aurait fait

vaciller cet équilibre. Elle m'appartenait, cette jeune fille, Agathe, qui un jour m'ensorcela, à qui je ne refusais rien, pas même le volant d'une voiture qu'elle savait à peine diriger sur une route de campagne.

Mon inconscience avait trouvé un écho dans sa puérité un week-end de mars. Tandis qu'elle martyrisait le levier de vitesse, je calai mes jambes sur le tableau de bord. Je la priai d'appuyer sur la pédale tout en enclenchant moi-même de la main gauche la première vitesse. Nous avançâmes au ralenti. L'asphalte parsemé de nids de poules nous fit sautiller. Impossible de passer la seconde. Le bruit du moteur couvrait nos cris euphoriques. La banquette arrière avait bercé nos ébats. Elle comprit comment synchroniser son pied et sa main pour enclencher la manœuvre qui nous fit accélérer. Je tenais le volant négligemment quand une roue venait racler les herbes du bas-côté. Notre lit roulant devint un bolide. Un vent avait dénudé son épaule, sa main sur ma cuisse, la jupe remontée haut, elle riait en tournant son visage d'ange vers moi. La chaussée sentait le goudron humide, une odeur âcre d'après orage, une pluie drue qui nous avait enivrées. Ses cheveux ne ressemblaient à plus rien de terrestre. Je lui remis des mèches derrière l'oreille. Son profil avait la grâce d'une impératrice dont les joues, rosies par l'alcool et le fouet du vent, savouraient la vitesse conquise. Je lui ai dit que je l'aimais. Elle s'est penchée pour m'embrasser. Ma vue se brouilla. Jamais je ne sus si nos lèvres se rejoignirent au cœur des rondades du véhicule.

Elle s'étira mollement. Son sourire laissait présager l'humeur qu'une nuit calme avait nourrie. Ses paupières, délicieusement collées peinaient à s'ouvrir pour fixer la lumière qui parcourait le lit. Elle finit par dévoiler ses yeux et ce fut comme deux épées qui fusèrent dans la chambre trop étroite pour tant d'harmonie.

Deux êtres se nourrissaient de métamorphoses. À mes yeux, les femmes possédaient cette élévation des niveaux, faisant éclater les barrages des masculinités bornées. Les vortex féminins créaient des cartographies sous-marines que nous pouvions explorer en apnée. Cette jouissance que les hommes ne pouvaient appréhender : ils étaient des voiliers, nous étions les océans.

Je murmurai un léger « bonjour ». Elle posa sa main sur mon épaule. J'étais dans le verbe, elle était dans la forme. Elle resta de nouveau immobile comme une enfant faisant mine de dormir. Je relevai la tête et me dégageai de son emprise. Je devais me lever. « Pourquoi ? » fit-elle, devinant mes contorsions. Je la priai de m'aider.

Mon fauteuil était au bord du lit.

J'avais l'habitude de mouvoir mon corps mais il était souvent pénible de débloquer ce poids mort. Sentant mon agitation, elle comprit le message. Elle avança le fauteuil au plus près et réclama la procédure. Un bras derrière les omoplates, l'autre sous mon bassin, elle m'extirpa du lit. Poussant des mains les roues métalliques, je sortis de la chambre.

La radio resta éteinte ce matin. Un journal me fut livré et quand j'entendis sa chute par l'ouverture de la porte d'entrée, mon

désintérêt fit croire que la bulle dans laquelle j'évoluais pouvait tenir à distance les investigations.

« Que veux-tu faire aujourd'hui ? »

Ma question n'avait aucun sens. Ou plutôt, elle n'en avait que trop. Son corps se délia : les bras s'étirèrent, la bouche s'entrouvrit laissant sa langue sécher une goutte de café, le buste se dressa, les membres se déployèrent dans la cuisine, les mains posèrent le bol au fond de l'évier.

« Rien, Alice. »

C'était exactement ce que j'espérais et redoutais.

Son corps réveilla en moi des souvenirs d'étreintes. J'aimais son parfum, celui de son épiderme changeant au gré des émotions ; il portait l'unique signature de la spontanéité. Ses affaires traînaient dans l'appartement : le sac dans l'entrée, ses chaussures dans le couloir, un élastique à cheveux sur la commode et là, devant la salle de bains, formant une nature morte flamande, le linge blanc d'un t-shirt s'enroulant dans les plis de sa culotte. Et ses effluves, partout désormais.

J'avais assez pour subsister quelques semaines. Nous pouvions, en parfaite autonomie, parodier une hibernation, une retraite forcée, un confinement. J'avais le privilège de la protéger. Je ne me sentais complice d'aucun délit, ce fait divers ne me concernait pas, cet homme m'était inconnu. Rien de ce récit, des informations, du tumulte ne me pénétrèrent. Un accident m'avait éloigné d'Agathe. Un meurtre nous avait réunis.

Les sorties étaient impossibles. Nous mangions, dormions, rêvions. Les passerelles du calendrier rythmaient un quotidien sans réponses à des questions sans objets. Nous nous cherchions mutuellement, pas pour les mêmes raisons, pas plus que pour toutes les différences de nos êtres. Je savais qu'un jour des hommes en uniforme enlèveraient Agathe pour toujours. Je profitai de chaque instant. La passion imprégnait nos mouvements tendres dans la quiétude d'un monde de parfum, de caoutchouc et de métal.